



PORNOMELANCOLIA

UN FILM DE **MANUEL ABRAMOVICH**
AVEC **LALO SANTOS**

EPICENTREFILMS.COM

GEMA FILMS, DESVIA, DUBLIN FILMS ET MART FILMS
PRÉSENTENT



PORNOMELANCOLIA

UN FILM DE MANUEL ABRAMOVICH

FICTION - 2022 - ARGENTINE, BRÉSIL, FRANCE, MEXIQUE - 94 MIN - COULEUR - VISA N°157 168
DCP 2K - SON 5.1

Matériel de presse téléchargeable sur WWW.EPICENTREFILMS.COM

SORTIE LE 21 JUIN 2023

DISTRIBUTION

Epicentre Films
Daniel Chabannes & Corentin Sénéchal
55, rue de la Mare 75020 Paris
01 43 49 03 03
info@epicentrefilms.com

PRESSE

Makna presse
Chloé Lorenzi
Marie-Lou Duvauchelle
01 42 77 00 16
info@maknapr.com



SYNOPSIS

Quand il ne travaille pas à l'usine, Lalo est un sex-influenceur mexicain qui se met en scène nu pour ses milliers de followers. Suite à un casting, il devient acteur porno en jouant *Emiliano Zapata* dans un film sur la révolution. Mais dans la réalité, Lalo semble vivre dans une mélancolie constante.

INTERVIEW DE MANUEL ABRAMOVICH

Quelle est la genèse du film ?

Ce film s'inscrit dans une série de travaux personnels ayant pour thème la masculinité. Depuis leur plus jeune âge, on demande aux hommes d'incarner une image virile. Je ne suis pas certain de vouloir continuer à jouer ce personnage et à me soumettre à cette injonction. J'ai donc entrepris des recherches et à travers elles, j'ai questionné mon propre rapport à la masculinité, un peu en crise actuellement.

La relation qui existe entre une personne et un personnage est au centre de tous mes films. Le monde est comme une scène de théâtre. Trouver ces moments de fiction dans le réel m'intéresse. C'est pour cette raison que j'aime inviter des individus à devenir des personnages dans mes films. Ceux-là mêmes que nous sommes obligés d'incarner pour vivre ou survivre dans des contextes particuliers. Parfois, ces personnages nous aident à cacher nos émotions.

En 2017, j'ai réalisé *Soldado*, un film tourné en Argentine sur l'armée que j'ai représentée comme une troupe de théâtre. J'ai montré les soldats comme des personnages qui endossent chaque jour un costume, cet uniforme qui nous apprend à être rien, à nous diluer dans l'anonymat, à oblitérer notre personnalité et nos désirs. Après ce film, j'ai tourné à Berlin, où je vis depuis plusieurs années, un court métrage qui s'appelle *Blue Boy* (2019). Il met en scène un groupe de prostitués roumains dans le quartier homo de Berlin. Le film portait là encore sur le rapport entre le jeu d'acteur et le travail du sexe car il s'agit de construire un personnage pour séduire les clients. Et pour compléter cette trilogie, je voulais travailler sur le thème de la pornographie. J'ai rencontré un producteur mexicain de porno qui est le réalisateur que l'on voit dans mon film. La boîte de production qu'il dirige questionne l'identité mexicaine à travers le cinéma porno, ce qui était très intéressant pour moi. C'est par ce biais que j'ai rencontré Lalo Santos.

Comment avez-vous travaillé avec Lalo Santos qui est aussi son propre metteur en scène sur les réseaux sociaux ?

Quand j'ai vu Lalo pour la première fois sur les réseaux sociaux, j'ai été fasciné. J'ai eu l'impression qu'il était le metteur en scène de sa propre existence. Il était très conscient de cette idée de personnage et de fiction qui traverse le réel. Il me semblait en accord avec tout ce qui m'intéressait de l'ordre de la fiction, de la théâtralité, du travail du sexe, du VIH, de la dépression, du techno-capitalisme. J'ai vu en Lalo le personnage parfait. Je lui ai proposé



de faire un film ensemble et de mener des recherches conjointement sur des sujets qui nous intéressaient tous les deux. Mes films se fondent toujours sur une idée de collaboration car ils sont très personnels et intimes.

C'est pourquoi, nous avons passé beaucoup de temps à discuter de ce que serait *Pornomelancolia*. Je l'ai invité à créer un personnage qui ne serait pas exactement lui-même, qui lui ressemblerait mais qui serait aussi un personnage de fiction. On a beaucoup travaillé sur le regard et le tournage s'est organisé comme une fiction, à laquelle on intégrait des souvenirs et des expériences de Lalo. Mais parfois, c'était de la fiction pure. On a imaginé le film terminé et ce moment où Lalo le verrait, comme s'il se regardait dans un miroir un peu déformé. Car ce n'est pas exactement la réalité, ni un documentaire, ni une fiction dans lequel il joue un personnage : il s'agit d'un entre-deux.

Comment avez-vous élaboré la scène d'ouverture où la solitude de votre personnage éclate, tant derrière cette vitre-écran qui l'enferme, que dans le mouvement indifférent de la ville qui l'entoure ?

Cette scène résume pour moi tout le film qui ne porte pas sur la pornographie mais sur ce vide existentiel que nous ressentons tous en ce moment. Bien qu'entouré de beaucoup de personnes, nous nous sentons profondément



seuls. Ce plan représentait pour moi une synthèse de cette « mélancolie porno » que le film va déployer ensuite. Il est tourné dans le centre de Mexico City, depuis une vitre. De sorte que les passants ne se sentaient pas filmés. On s'est rendu compte qu'on aurait pu placer cette scène à différents moments du récit. Mais je ne pouvais pas finir le film, en laissant Lalo pleurer tout seul dans la rue. J'aime que cette scène intervienne au début car par la suite, les sentiments de Lalo sont beaucoup plus contenus. C'est un plan qu'on peut garder en nous pendant tout le film et y revenir pour retrouver cette émotion. Dans cette scène d'ouverture, le talent d'acteur de Lalo transparaît. Il a su doser savamment les émotions et la mélancolie comme un acteur professionnel.

Le biopic porno (*Pornozapata*), consacré à la vie du révolutionnaire mexicain Emiliano Zapata, donne à votre film une dimension méta. Comment avez-vous choisi d'imbriquer les deux films ?

J'aime cette confusion entre le réel et la fiction parce que je trouve que tout est fiction. Qu'est-ce qui appartient ou pas au réel ? Le film porno, relatif à la révolution mexicaine, a vraiment été réalisé et va bientôt être disponible sur internet. Il est actuellement en montage. Il y a donc eu deux tournages en même temps, *Pornozapata* et *Pornomelancolia*. Et parfois, un film servait

de décor à l'autre. A de nombreux moments, la caméra de *Pornomelancolia* était davantage dans l'observation, même si c'est un mot que je n'aime pas beaucoup à cause de la passivité qu'il implique. Nous mettons par exemple en scène des conversations entre les acteurs qui attendaient sur le tournage porno. Et il y a d'autres moments où on établissait des ponts entre *Pornozapata* et le tournage de notre film. Tout était fiction et documentaire en même temps.

Les vidéos et tweets de Lalo Santos ajoutent de nouvelles strates à votre film. Lui en avez-vous confié la réalisation ?

Ce sont les propres vidéos de Lalo Santos. Elles n'ont pas été produites pour le film. Lalo met tout le temps en scène sa vie sur les réseaux sociaux. Je lui ai proposé d'enregistrer l'écran de son téléphone, grâce à une fonctionnalité qui permet de suivre toutes les activités de l'utilisateur. Ce qu'il a fait pendant six mois. A l'arrivée, nous avons plus de 300 heures de captures d'écran vidéo qu'on a regardées, en plus des rushes. Je trouve qu'il n'y a rien de plus intime aujourd'hui que notre portable. C'est presque un journal intime. Il contient toutes les vies virtuelles que nous construisons avec nos avatars. Nous voyons comment Lalo tape ses messages, les efface, les réécrit, enregistre ses vidéos. La scène où il répond au message d'un homme habitant aux Philippines et qui lui demande s'il veut être son ami est peut-être l'un des moments les plus tendres du film. J'ai voulu inviter le spectateur à rentrer dans le portable de Lalo. On a essayé de renforcer cette sensation grâce à un travail sur le son qui donne à entendre les respirations et le tapotement des doigts sur le clavier.

Le cinéma porno exalte habituellement la performance physique mais on voit que le jeu de l'acteur importe ici tout autant. Souhaitiez-vous montrer un autre aspect du genre ?

Lalo n'était pas comédien mais acteur porno. Toutefois, jouer la comédie faisait déjà partie de lui car il crée et joue plein de personnages. La fiction est tellement prégnante dans sa vie que construire un personnage relève presque de la survie. Même quand il s'agit d'incarner Zapata dans un film porno. A cela s'ajoute le fait que le travail de Diablo, le réalisateur de *Pornozapata*, est très spécial. Il a une boîte de production qui s'appelle Mecos Films et toutes ses productions portent sur l'identité et la culture mexicaine. Les films qu'il réalise s'affichent comme une critique du porno. Il cherche à explorer d'autres formes plus psychologiques et intellectuelles. C'est quelqu'un de très cinéphile et pour ce film-là, il a écrit le scénario où

l'on trouve des références à Luis Bunuel. C'était super de travailler avec lui car il a apporté de nouvelles strates au projet.

Filmer un autre réalisateur au travail participait-il d'un geste documentaire ?

Pornomelancolia n'est pas un documentaire sur un film porno. Il y a plein de moments où le porno est mis en scène pour les besoins de la fiction. Diablo est d'ailleurs un peu devenu un acteur de *Pornomelancolia*. C'était comme deux tournages jumeaux qui fonctionnaient parfois ensemble ou qui étaient complètement séparés. Parfois, les deux films se croisaient et se superposaient. Toutes les scènes de sexe que l'on voit étaient fictionnelles pour *Pornomelancolia*. Il ne s'agissait pas d'une caméra documentaire, en train d'observer des scènes de sexe en cours de tournage.

Vous reléguez souvent hors champ ou hors cadre ces scènes de sexe. Pourquoi ce parti pris ?

Parce que ce n'est pas le sujet du film. Cela ne m'intéressait pas de montrer le sexe dans le film porno en train de se tourner, même si on a l'impression qu'il est parfois explicite. C'est un parti pris formel fort que je tenais à conserver de bout en bout car je pense que mon film parle surtout de la solitude. De plus, je voulais questionner l'histoire d'un pays et l'aborder à travers ce rapport à la masculinité et du point de vue des hommes.

Le visage de Lalo semble être aussi le sujet du film plus que son sexe, à en croire les nombreux plans que vous lui consacrez. Vous terminez le film sur lui. Pourquoi ce choix ?

Le visage et le regard de Lalo ont une grande importance dans le film. J'aime observer tout ce qu'un visage peut exprimer. A travers le visage de Lalo, on a accès à son monde intérieur et à ses émotions, qui sont parfois un peu détachées de son corps et de son sexe. Le regard à la fin du film est un regard complice, adressé au spectateur. C'est comme une marque de confiance et une manière de lui dire : « *Ne t'inquiète pas, je suis ici avec toi. Je te regarde dans les yeux et on est ensemble* ». J'aime qu'un film soit une invitation et un jeu proposé au spectateur. Je souhaite qu'il ne soit pas passif pendant le film et qu'il se pose des questions.



Lalo est un acteur porno qui vit avec le VIH. Pourquoi avez-vous tenu à montrer comment il vit et travaille au quotidien avec ?

Je voulais parler du VIH pour lui donner une visibilité et le détacher de l'idée de maladie. Maintenant, c'est quelque chose de chronique. Il y a un traitement et on peut avoir une vie complètement normale. Peu de films le montrent et échappent à la stigmatisation. Nous ne sommes plus dans les années 90 et inscrire ces discussions dans le milieu du porno, où les acteurs travaillent normalement, permet de dédramatiser le sujet. Le problème aujourd'hui, c'est plutôt le regard des autres.

Vous optez pour de nombreux plans fixes. Pourquoi ce choix de cadrage ?

J'aime l'idée de voir le réel à la manière de tableaux. Je veux aussi laisser du temps et de l'espace aux personnages pour qu'ils échappent au cadre, qu'ils y rentrent ou en sortent à leur guise. Dans le documentaire, on a toujours cette idée bien ancrée qu'il faut suivre les personnages. Pour moi, cette posture est un peu étouffante. C'est comme si on ne voulait pas les laisser être libres de sortir du cadre et de faire ce qu'ils veulent.



Que ce soit à l'usine ou dans le porno, le sujet commun aux deux univers est le travail et la précarité. Est-ce le sens des scènes d'échanges entre Lalo et ses collègues à l'usine et sur le plateau de tournage ?

C'est une des grandes questions du film. Quelle différence y-a-t-il entre travailler à l'usine et être acteur porno ? Je voulais montrer différents modèles de travail capitalistes. On peut travailler dans une usine ou dans un film porno industriel. On peut aussi décider de s'affranchir d'un contexte professionnel et être son propre boss, en produisant ses contenus comme Lalo. Le travail est un des thèmes principaux du film. Lalo a l'impression de s'émanciper mais je ne suis pas certain qu'il soit vraiment libre car il est dépendant du personnage qu'il a créé. Il est son propre esclave. Ces conversations entre les hommes, qui parlent de leur vécu, sont comme un coup de couteau documentaire dans la chair de la fiction. Ces conversations étaient improvisées à partir de sujets qu'on leur avait donné. A partir de cette trame, ils parlaient de leurs expériences. Des choses très émouvantes se dégagent de ces scènes. Ce sont les plus authentiques du film. Elles créent un contraste avec le reste.

Votre film parle de notre rapport aux images et à la mise en scène de soi sur les réseaux sociaux. Vivez-vous cette évolution comme une aliénation ?

Les images que l'on crée de nous-mêmes font partie de nous, à tel point qu'aujourd'hui, on ne fait plus la différence entre notre moi réel et nos avatars. Nous sommes allés tellement loin qu'ils font partie de nous-mêmes et définissent notre identité. On est dans un moment où tout est un peu méta. On multiplie les versions de nous-mêmes et on les empile comme des poupées russes. *Pornomelancolia* n'est pas l'histoire de Lalo, mais notre histoire à tous. C'est le reflet d'un sentiment lié à l'époque, surtout après la pandémie. Nous vivons dans un système tellement pervers qui nous fait croire que nous sommes libres parce que nous pouvons consommer, communiquer, nous montrer, générer des avatars à partir de nous. Nous vivons en mettant en scène nos vies sur les réseaux sociaux, en les transformant en fictions pour un public virtuel qui, grâce aux likes, nous fait nous sentir moins seuls. Une conversation virtuelle, un post ou un tweet nécessite un travail de création "en coulisses" qui est invisible. Il m'a semblé intéressant de créer un dispositif permettant d'accéder à cette intimité et de montrer les coutures de nos interactions sociales dans le monde virtuel.

BIOFILMOGRAPHIE DU RÉALISATEUR

Manuel Abramovich (né à Buenos Aires en 1987) est un réalisateur, artiste et directeur de la photographie. Son œuvre explore les différentes manières de mettre en scène l'intimité. Dans ses films, des personnes ordinaires deviennent des personnages. Ses films ont été projetés lors de festivals tels que la Berlinale, la Mostra de Venise, Tribeca, MoMA Doc Fortnight, la Viennale, l'IDFA, le Festival de Saint-Sébastien, Film Society of Lincoln Center, Cinéma du Réel, BAFICI et ont reçu de nombreux prix.

Son premier court-métrage, *The Queen*, a remporté plus de 50 prix internationaux, alors que *Blue Boy*, sa dernière œuvre, a remporté l'Ours d'Argent lors de la compétition des courts-métrages de la Berlinale en 2019.

La première de son dernier film, *Pornomelancolia*, s'est tenue dans la sélection officielle du festival de Saint-Sébastien. Il travaille actuellement au développement de deux nouveaux projets : *Cowboy Love* et *The Monsters*.

FILMOGRAPHIE

2022 - **Pornomelancolia** - 98 min

2019 - **Blue Boy** - 19 min

2017 - **Años Luz (Light Years)** - 72 min

2017 - **Soldado (Soldier)** - 73 min

2016 - **Solar** - 75 min

2014 - **Las Luces (The Lights)** - 6 min

2013 - **La Reina (The Queen)** - 19 min

LISTE TECHNIQUE & ARTISTIQUE

Acteur principal **Lalo Santos**

Acteurs **Diablo, Brandon Ley, Chacalito Regio, Delmar Ponce, El Brayan, Lothar Muller, Mauricio Alivias, Adrián Zuki, Juan Ro, Octavio, Turko, Netito**

Réalisation **Manuel Abramovich**

Scénario **Pio Longo, Manuel Abramovich, Fernando Krapp**

Directeur de la photographie **Manuel Abramovich**

Directeur Artistique **Dudu Quintanilha**

Directeur de la post-production **Ivich Barrett Queirolo**

Monteur **Juan Soto Taborda, Ana Remón**

Son **Lautaro Zamaro, Roberta Ainstein**

Mixage **Paulo Gama**

Etalonnage **Lucie Bruneteau**

Production déléguée **Gema Films**

Coproduction **Desvia, Dublin Films, Mart Films**

Productrice **Gema Juarez Allen**

Coproducteurs **Rachel Daisy Ellis, David Hurst, Martha Orozco**

Productrice exécutive **Clarisa Oliveri**

Ventes internationales **Luxbox Films**

Distribution France **Epicentre Films**

FESTIVALS

Festival International du Film de San Sebastián (première mondiale) – Espagne, 2022 – **Meilleure Photographie**

Festival du Film de Zurich – Suisse, 2022

Festival International du Film de Reykjavik – Islande 2022

Festival International du Film de Bogota – Colombie, 2022

Tapei Golden Horse International Film Festival – Taiwan, 2022

Festival International du Film de Thessalonique – Grèce, 2022

IDFA Amstardam – Pays Bas, 2022

Festival This Human World de Vienne – Autriche, 2022

Festival Tournai Ramdam – Belgique, 2022

Festival International du Film Indépendant de Bordeaux – France, 2022 – **Grand Prix**

Festival Chéries-Chéris – France, Paris, 2022 – **Compétition officielle**

Des images aux Mots – France, Toulouse, 2023

Écrans Mixtes – France, Lyon, 2023

Ciné Latino Rencontres de Toulouse – France, 2023

Ojo Loco – France, Grenoble 2023

Rencontres Cinématographiques In & Out – France, Nice 2023

